

sont en rapport avec la société de Vienne qui puissent comprendre le mur impénétrable que l'on oppose à tout parvenu. M. Grey en ayant entendu parler, pensa avec raison que sa fille n'était pas un parti qui convînt au comte, à qui il défendit sa porte. Il était trop tard. Marie et son amoureux s'enfuirent en Angleterre où ils se marièrent. Je ne sais si un mariage en Angleterre, avec toutes les formalités autrichiennes, constitue un véritable mariage en Autriche. Je sais seulement que Mary m'écrivit de Naples, me déclarant que quoique son mariage ne fût pas connu des amis de son mari, elle serait heureuse si seulement son père lui écrivait pour lui pardonner. Il semble que ses lettres restèrent sans réponse.

Ce ne fut qu'un an après que j'entendis de nouveau parler de Mary Grey. Sa lettre traduisait une angoisse profonde. Son mari était parti pour Vienne à la nouvelle que sa mère était à toute extrémité, et en son absence elle avait ouvert une lettre de sa sœur. Le choc qu'elle en ressentit, la rejeta hors de son rêve.

« Je comprends, écrivait la sœur, pourquoi vous hésitez tant à faire connaître votre fol mariage. Si vous le faites, vous êtes ruiné. Personne n'osera parler à la fille d'un banqueroutier et d'un suicidé. Vous devez laisser cette femme dans un isolement complet, honteux d'elle et de la folie qui fait que vous vous êtes mis hors de la société de vos égaux. Si son père ne s'était pas fait mourir, on pourrait encore supporter cette situation ; mais au point où en sont les choses, c'est une horreur. Puisque notre mère est morte,—et je lui ai toujours caché le secret de votre mariage,—je vous conseille de vous décider à lâcher ce boulet rivé à votre existence. Voyez si votre mariage est valable ou non en Autriche et agissez en conséquence. Si vous n'avez pas la fermeté d'en venir là, je vous en avertis, votre carrière dans votre propre pays,—une noble et digne carrière,—si vous le voulez,—est à jamais finie ; vous êtes d'ici là un homme sans patrie. »

Le cœur de la pauvre Mary était brisé ;—son malheur se révélait à elle irrémédiable, profondément amer. Son père s'était donné la mort, et elle, à peine une femme, était pour son mari un boulet, une malédiction. Elle était à sa manière aussi fière, plus fière vraiment que son mari ; et elle prit la détermination de l'abandonner pour toujours. Même si, aux yeux de la loi, elle était sa femme, il lui était horrible de penser que celui qu'elle aimait si tendrement, pût avoir honte d'elle, être dans la nécessité de traîner "un boulet," de subir "une malédiction". Elle se rendit en toute hâte à Paris : là elle apprit que son père s'était ôté la vie dans un accès délirant de chagrin, le lendemain de sa

désertion. Ce fait, son mari le lui avait caché par pitié ; mais elle savait qu'il n'y songeait pas sans horreur et un profond dégoût : cela ajoutait d'une façon terrible à la honte de son mariage. Quand bien même elle eût résolu de le quitter, la cruelle vérité qui se manifestait à elle la confirmait dans sa résolution. D'ici là son isolement serait comme une pénitence qu'elle s'imposerait. Elle m'écrivit tout cela de Paris, ajoutant que l'amour qu'elle ressentait pour son mari était trop profond pour qu'il lui fût permis de contribuer à sa ruine. Elle était libre maintenant ; elle le rendait à son foyer, à sa patrie, à ses amis, à la carrière brillante qu'il avait pu délaissier. Elle ne réclamait rien de lui ; elle en aurait assez pour le pain de chaque jour, vivrait et mourrait inconnue. Si elle avait un fils, ajoutait-elle, elle ne se croirait pas permise de prendre un pareil parti ; mais c'était une fille qu'elle avait, et il serait bien mieux pour elle d'être élevée dans l'obscurité, d'aimer et épouser un homme pauvre.

Je n'ai plus entendu parler de Mary Grey depuis. Je ne sais que par vous comment elle a vécu, comment elle est morte.

—Et de quelle façon le comte supporta-t-il la perte de sa femme et de son enfant ?

—Différemment de ce que sa sœur en attendit. Il ne retourna pas à Vienne : il ne rechercha aucune carrière honorable. Homme déchu, isolé, il erra à dessein par toute l'Europe. Il y a cinq ans il étonna le monde viennois en faisant faire à sa femme des funérailles superbes où il prit occasion de lui rendre toutes sortes d'honneurs funèbres dans la voûte de quelque vieux château de la famille dans le Tyrol. En même temps il introduisit dans le monde aristocratique de Vienne sa fille qui est très belle, très accomplie, mais bien malheureuse.

—Commenti le savez-vous ? lui demandai-je avec anxiété.

—Son visage nous le dit assez. J'entends dire qu'elle de reste le monde, refuse toutes les offres de mariage qui lui sont faites et supplie son père de la mettre au couvent. Son père qui l'adore, est au désespoir. Elle est toujours très agitée ; et il erre avec elle de ville en ville. Mais on dit que c'est inutile ; la même apparition les poursuit partout.

—Quelle apparition ? m'écriai-je. Je pouvais à peine réprimer les battements de mon cœur en me penchant pour écouter.

—Eh bien, oui : on dit que la jeune comtesse est poursuivie par un fou, un individu en haillons, étrange, à l'aspect sauvage qui la suit en lui témoignant un amour à briser les cœurs de pitié. Son nom, son pays, personne ne les connaît. Le comte a offert bien souvent